



2 001102 578471

Le miroir des nouvelles (3/5) En août 2002, à l'initiative de l'écrivain Guyette Lyr, *La Croix* avait tenté une entreprise originale : commander à cinq auteurs cinq nouvelles ayant le même thème (l'éclipse) et le même format. L'expérience fut renouvelée en 2005 sur le thème de la frontière, puis en 2008 sur celui du miroir. Guyette Lyr nous a proposé cette année de reprendre ce même thème. Les auteurs qu'elle a réunis ont su inventer de nouvelles variations, illustrées par Annie Goetzinger

De beaux lendemains

Par Ingrid Thobois

Quotidien National T.M. : 122 741
L.M. : 371 000
MERCREDI 20 JUILLET 2011

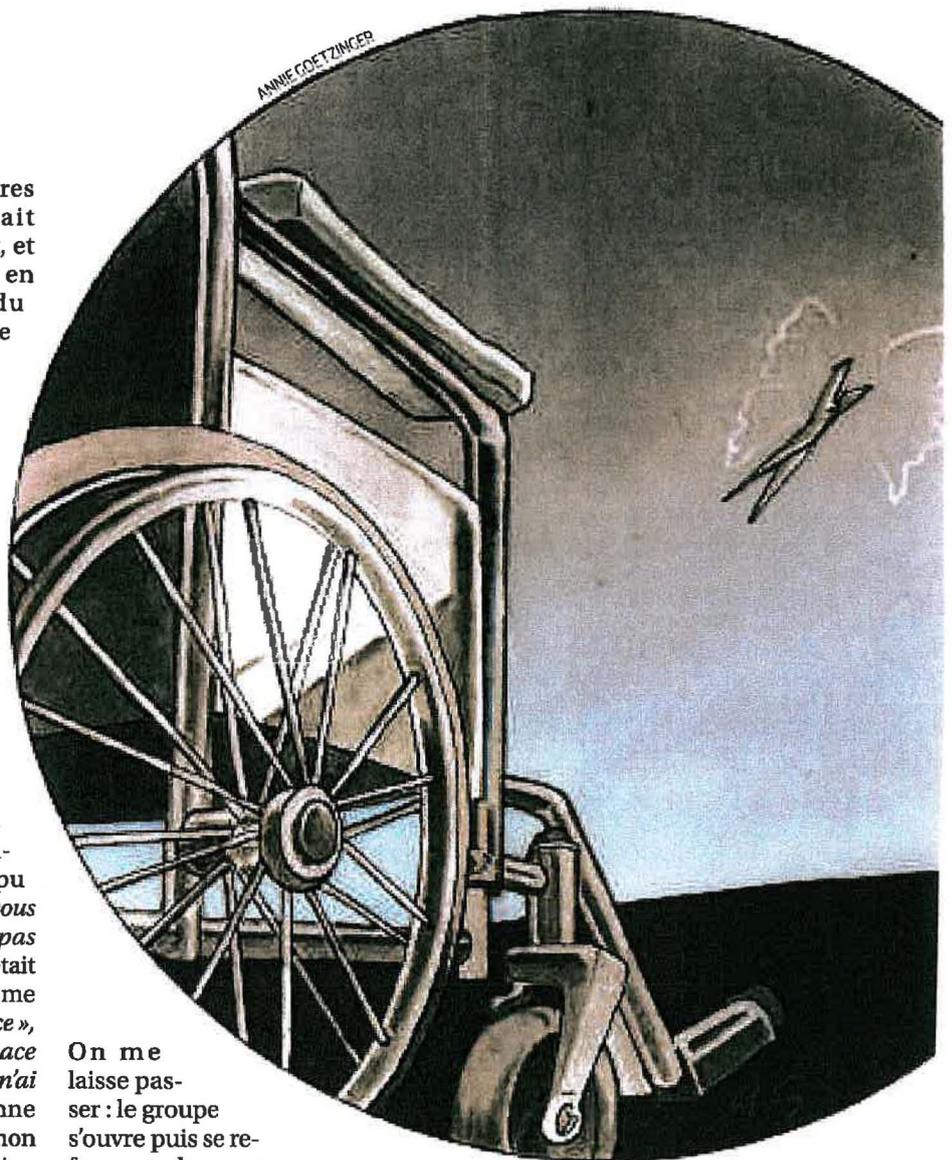


Vingt et une heures précises, c'était pourtant inscrit, et en majuscules, en plein milieu du billet ! À croire que les gens sont de moins en moins

disciplinés, de plus en plus égarés, pour qu'il soit besoin de leur rappeler qu'au théâtre, l'heure c'est l'heure.

La billetterie. Je me tiens à cinquante centimètres du comptoir - il n'est rien de plus désagréable que de parler à quelqu'un qui ne vous a pas vu. Je force ma voix pour couvrir la lame de fond des bars juste avant les spectacles. *Bonsoir, je viens retirer un billet s'il vous plaît, au nom de...* Un « billet » ! C'est fou, les mots, soudain, dès qu'on les écoute trop, la vitesse à laquelle ils perdent l'équilibre. Un « billet »... aurait-il pu s'agir d'amour ? Aurait-il pu s'agir d'argent ? *Une « place », alors, si vous êtes plus à l'aise, pour moi ça ne fait pas grande différence.* La fille de la caisse était gentille, compréhensive, petite - elle me dépassait, mais de peu. *Oui, « une place », c'est ça, c'est beaucoup mieux, une place au nom de... Pardon ? Excusez-moi, je n'ai pas compris votre nom !* Mais personne ne vous demande de le comprendre, mon nom. Si vous l'entendez, c'est déjà bien assez. D'ailleurs, ce n'est pas vraiment le mien, ou si peu, c'est le mien si l'on veut, par hasard, une maille accrochée aux branches d'un arbre généalogique et voilà comment on se retrouve bardé d'une identité. Ce nom, comment vous expliquer, c'est moi et ce n'est pas moi, comme ma figure tout à l'heure dans le miroir en pied, les sourcils froncés par l'apnée - le bonheur des toilettes publiques qui ne laissent aucun doute sur l'humain et ses conséquences.

Il est vingt et une heures passées, je me dépêche alors que la maigre file de spectateurs s'achemine tout juste vers l'entrée de la salle, du pas des âmes ponctuelles.



On me laisse passer : le groupe s'ouvre puis se referme dans mon sillage... une eau contournant un rocher. Le spectacle est en retard ? Les yeux baissés sur mon billet, l'ouvreuse est un ouvreur. Il ne me répond pas. *Vous êtes au premier rang tout à gauche, mais comme la salle est presque vide vous pouvez vous placer n'importe où.* Seulement, je trouve indécente l'idée d'un siège attribué non utilisé. Je garde des souvenirs trop cuisants de spectacles sans fauteuil - à l'époque, évidemment, maintenant cela n'a plus d'importance, encore que, pour le principe, j'aime qu'on me donne un siège, j'estime que c'est mon dû. Je suis seul tout à gauche au premier rang. À gauche quand on regarde la scène, c'est-



à-dire
à droite
pour elle.

Les autres
spectateurs, in-
conscients, se sont ag-
glutinés au centre, oublieux
de la puissance du théâtre, impavides
parce qu'ils n'ont jamais observé ce que
j'ai déjà vécu, moi : comme les éclats des

**Les autres spectateurs,
inconscients, se sont agglutinés
au centre, oublieux de la puissance
du théâtre, impavides
parce qu'ils n'ont jamais observé
ce que j'ai déjà vécu, moi.**

miroirs se fichent dans les pupilles de
ceux qui n'ont pas à temps détourné les

yeux. Elle, j'ai compris bien après l'acci-
dent que son jeu n'en avait jamais été un,
que lorsqu'elle affirmait ne m'avoir jamais
aimé, elle ne disait que l'entière vérité.
D'elle ou de moi, je ne sais même plus
qui conduisait.

Ce théâtre a un nom de restaurant
gaulois et ressemble à une cathédrale.
Vieux comme le monde et jamais
retapé, ou si peu. Le ventre de la
scène avale les gradins. Entre le spec-
tateur et les acteurs, rien, tout, les
uns en miroir des autres, nos sem-
blables jouent nos vies sur des
planches qui ne diffèrent en rien
de nos lieux d'existences, des cour-
sives permettent la circulation de
l'air, des mots, des mouvements, de
la lumière, et des rampes ont été
aménagées pour l'entrée et la sortie,
la sortie et l'entrée des comédiens –
mon entrée et ma sortie, à moi aussi.

De beaux lendemains. C'est l'histoire
d'une femme qui adore les gosses et qui
n'en a pas et qui va en tuer quatorze. Elle
se repaît de tout ce dont quiconque, au
bout d'un certain temps, sature : les aigus
de l'école élémentaire, les stridences de
la récréation, ce timbre de cristal des tout
petits, à vous perforer le tympan. Cette
femme, ce qu'elle aime avec les enfants,
c'est disparaître, se laisser diluer dans leur
joie supposée, leur excitation que les
adultes désignent comme de la joie parce
qu'ils manquent d'imagination, parce
qu'ils ont oublié qu'un enfant produit
naturellement ces sons-là, sans intention
particulière. Dolorès, au prénom prémo-
nitoire, conduit Godasse, le gros bus sympa
qui ramasse les écoliers comme des
feuilles... mortes d'un coup quand la dite
Dolorès envoie valser tout le monde dans
le lac gelé, avec les cartables, les sacs de
bonbons, les goûters enveloppés de papier
aluminium, et l'odeur des protège-cahiers.
Dolorès a cru qu'un grand chien avait
traversé. On est au Canada ou quelque
chose comme ça, ici le froid ne rigole pas.
Les enfants meurent, mais pas tous. Ni-
cole, par exemple, en réchappe. Dolorès,
elle, s'en sort sans égratignure. ●●●



☹☹☹ Si Dieu existe, il y met parfois de la mauvaise volonté, mais Dolorès n'a aucune pensée de ce type. Ni procès ni jugement pour l'accuser ou l'acquitter, et ce néant juridique la livre en pâture au pire : les convictions intimes des parents, orphelins inversés, en proie à une douleur de mercure. Dolorès paie, paiera, dans le silence qui se fait chaque fois qu'elle franchit la porte du café, de la poste, de la boulangerie, du fleuriste, de la banque, de l'épicerie...

Il y a de la gêne, Nicole ? Le théâtre aurait pu vous prévenir ! C'est ce que vous pensez à l'instant où vos yeux, enfin, finissent par rencontrer les miens.

Nicole, lorsque je l'ai vue arriver sur scène, je lui ai donné quinze ans à tout casser. Ce sont ses chaussures, surtout, qui ont attiré mon regard : blanches comme des chaussons de patins à glace artistiques, mais larges et épaisses comme des godillots pour la neige. Longues jambes roses dépassant d'un mini-short en jean. La peau translucide, les cheveux sages, châtains, tirés en queue-de-cheval, et puis cette voix bien articulée – *Nicole tu nous récites ta poésie ?* – pour dire l'abominable. Elle allait commencer à délivrer son texte quand son regard a croisé le mien. Elle avait la bouche ouverte prête à prononcer quelque chose et puis elle l'a refermée, et, vite, son œil a glissé à l'opposé de mon rang. Là, elle a rouvert la bouche, et commencé. Je crois vraiment que les choses se sont passées comme je l'écris.

Ce qu'il y a de remarquable, dans cette histoire de beaux lendemains, c'est que

chaque personnage croit parler de l'accident et n'en parle jamais, regardant plutôt au travers, filtrant le monde à la lumière de cette révolte qui laisse affluer le sang jusqu'à l'expulsion des secrets. Il y a pour chacun un *avant* et un *après*, et il est à peine questions des enfants morts. Il est question des drames en creux que l'accident décape, démembré, désosse. Du bout de mon premier rang à gauche pour moi, à droite pour elle, j'aimerais tant que ses yeux reviennent sur moi.

Nous sommes si peu nombreux, Nicole aurait la possibilité, sans effort ni difficulté, de nous adresser à chacun un regard. Elle fait bouger sa tête, incline son buste, s'adresse au public mais toujours elle s'arrête

à l'endroit de ma voisine. Jusqu'à moi ce n'est pas possible, comme si ses cervicales coïnciaient ou qu'un mur s'érigeait. Nicole, dans le fond, l'accident l'a sauvée. À quatorze ans, la petite rock star devenue paraplégique, son père a enfin cessé de la tripoter. Je crois que Russell Banks (1) va jusqu'à la réconciliation – silencieuse heureusement, sinon ce serait à hurler, mais il va jusque-là, oui, et il me semble pouvoir être d'accord avec lui. Quand je pense à Dolorès qui n'aura pas eu la chance d'être condamnée, Nicole ne s'en sort pas si mal, et ses jambes bousillées rétablissent la justice sans que la justice s'en mêle. Je reconnais qu'il fallait oser...

Bon sang mais elle pourrait me regarder, quand même ? Un à un elle les passe en revue, tous ces retardataires qui n'avaient même pas lu leur billet, tandis que moi, moi et ma ponctualité, moi qui ne la quitte pas des yeux, ni sa figure ni ses jambes pliées, ni ses mains serrées sur les roues

du fauteuil, moi je n'ai droit qu'à son profil ! Il y a de la gêne, Nicole ? Le théâtre aurait pu vous prévenir ! C'est ce que vous pensez à l'instant où vos yeux, enfin, finissent par rencontrer les miens. Ils se figent si brusquement que la couleur s'en trouve un instant effacée. S'ils sont noirs, bleus ou verts je ne saurais le dire. Il faut descendre jusqu'à vos lèvres pour comprendre qu'au-delà de l'iris c'est votre être entier que l'angoisse aura délavé. Avez-vous joué correctement dans le miroir de ma personne le rôle qui est le mien et qui n'en est pas un ? Avez-vous dit une sottise que je pourrais tout à l'heure vous reprocher ? Avez-vous mal agi en paraplégique d'occasion ? Vous disiez n'avoir mal nulle part, être indolorisée à partir du bassin. Moi j'ai passé le spectacle, shooté comme d'habitude, mais les calmants n'y font rien, à me frotter les cuisses pour essayer d'oublier les flammes dans mes jambes. Les tranquillisants, je les prends par réflexe, espérant qu'un jour ils agissent sur les membres fantômes, pour ne pas m'avouer vaincu, surtout.

Le spectacle s'est terminé sur votre nuque, vos maigres omoplates et vos pe-

tits mouvements de bras pour faire aller les roues. Vous avez joué à merveille, Nicole. Mais j'aurais tant aimé que vous veniez saluer le public dans le même appareil... Depuis votre mère soixante-quinze, sous les applaudissements, vous vous êtes penchée à plusieurs reprises, avec science et mesure, habituée au succès déjà, paumes à paumes avec vos aînés chevronnés. Votre chevelure déliait un parfum de femme et j'ai compris que vous étiez bien plus vieille qu'il m'avait semblé. Au tout dernier salut, votre barrette à cheveux s'est échappée. Elle a glissé jusqu'à moi. Vous n'avez pas su vous empêcher de lever les yeux, mais les avez aussitôt braqués ailleurs. Et vous avez définitivement quitté la scène, sans être venue récupérer l'éclat de plastique blanc caché derrière la roue gauche de mon fauteuil.

(1) NDLR : *De beaux lendemains*, roman de Russell Banks, a récemment fait l'objet d'une adaptation théâtrale.

DEMAIN : *Crime d'honneur*, par Hubert Haddad

L'AUTEUR

● Née en 1980 à Rouen, la romancière Ingrid Thobois a vécu plusieurs années à l'étranger, enseigné le français en Afghanistan depuis le début des années 2000, et réalisé divers reportages en Iran et en Haïti. Elle a aussi participé à des missions de développement et d'observation électorale en Indonésie, en République démocratique du Congo, en Moldavie,

en Azerbaïdjan, en Géorgie ou au Kazakhstan. Elle est l'auteur de deux romans : *Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés* (Phébus, prix du premier roman 2007) et *L'Ange anatomique* (Phébus, 2008). En 2010, elle publie son premier roman pour la jeunesse, *Nassim et Nassima* (Éd. Rue du Monde), histoire de deux enfants afghans séparés parce que la scolarité n'est offerte qu'aux filles. Elle publiera le 18 août un nouveau roman, *Solliciano*, aux Éditions Zulma.